

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade. Rows for 7 P. M., 6 P. M., 5 P. M., 4 P. M., 3 P. M., 2 P. M., 1 P. M., 12 P. M.

L'EDITION DE L'ABEILLE DU 1er Septembre

Nous publierons, comme nous en avons l'habitude, le premier Septembre prochain, une édition spéciale qui renfermera des matières de haute actualité en très grande abondance: édition qui, en vertu de son attachant intérêt, sera très répandue dans toutes les campagnes de la Louisiane et dans les Etats voisins.

L'ABEILLE, fondée le 1er septembre 1827, entrera donc le 1er du mois prochain dans la quatre-vingt-troisième année de son existence, et, à cette occasion, publiera un choix d'articles traitant les sujets les plus divers qu'elle puiera dans ses liasses, articles qui lui paraîtront devoir le plus vivement intéresser les générations nouvelles.

Politique étrangère.

La nouvelle de la visite du Tsar en Turquie est confirmée; le gouvernement russe en a informé officiellement le Sultan. Elle est même fixée aux premiers jours de mois d'octobre, cette visite, qui ne manquera pas d'un certain éclat, car le souverain russe qui, selon sa coutume, voyage à bord de son yacht le Standart, sera accompagné de deux caïques et de deux croiseurs.

des raisons. On a souvent vu naître des amitiés à une première rencontre, surtout lorsque ces rencontres commencent par un échange de saluts ou un serrement de mains et finissent à table, cet endroit charmant où nul ne veillit, où les cœurs s'épanchent, où des lèvres mousquetaires tombent des propos qui nouent des relations fécondes en heureux résultats.

De Saint-Petersbourg on dément officiellement d'une façon absolue, la rumeur d'après laquelle la question des Dardanelles aurait fait l'objet d'une conversation entre Sir Edward Grey et M. Javolsky, à Cowee, et des négociations seraient entamées.

A Stockholm, le calme s'est rétabli et la grève qui pendant un instant y avait pris un aspect alarmant, n'y a laissé qu'un souvenir déplaisant. Les ouvriers agricoles cependant y font quel que bruit, mais même se misent-ils en grève, leurs mouvements n'inquiéteraient nullement l'autorité. Un pour cent seulement des ouvriers agricoles sont syndiqués, et tout permet de croire qu'aucun d'eux ne quittera le travail. La police a interdit une démonstration gréviste qui devait avoir lieu l'autre jour à Stockholm.

Dans le Yémen, une révolte a failli éclater il y a quelques jours, dirigé par le Mahdi Idrés Mahomed. Un faible détachement de troupes y a été anéanti et le Gouvernement a bien vite pris les mesures voulues pour y envoyer une partie du cinquième corps d'armée dont le quartier général est à Damas. Le ministre de l'Intérieur a annoncé à la Chambre que le gouvernement envoyait des renforts dans le Yémen et qu'il consacrerait trente mille livres turques à combattre les insurgés qui ont tué 100 soldats turcs dans leur récente attaque. Le projet d'autonomie du Yémen doit être ajourné à cause de cette insurrection.

Un correspondant du Times de Londres à Constantinople lui transmettait il y a quelques jours une information qu'il a publiée, information ainsi conçue: "La nouvelle de l'occupation de l'oasis de Djanet par un détachement français a été le sujet de plusieurs questions au ministère des Affaires Etrangères. Naoum pacha, ambassadeur de Turquie à Paris, a fait savoir au ministre ottoman des Affaires Etrangères que M. Pichon, au cours d'une conversation à ce sujet, a fait les déclarations que voici: "Au mois de juin, un détachement français qui suivait la route des caravanes vers Ghat, arriva à l'oasis de Djanet et l'occupa. M. le ministre de l'Intérieur a immédiatement télégraphié au ministre des Affaires Etrangères que cette occupation était irrégulière et que le détachement devait se retirer. Ces instructions furent promptement exécutées. Le roi Edouard a déjeuné dernièrement à Marienbad avec M. Briarson, ministre des Affaires Etrangères, romain, son invité. En la circonstance le Roi a eu avec le ministre une conversation particulière où, affirmé-t-on, il a exposé les vues principales de la politique anglaise dans les Balkans, politique essentiellement conservatrice, pacifique, visant seulement à assurer l'évolution normale et sans entrave de la Nouvelle Turquie constitutionnelle. En quittant le roi, le Président du Conseil a eu un entretien avec M. Milovanovitch, ministre des Affaires Etrangères de Serbie.

On parle de la fortune de l'Institut et volontiers on le traiterait comme les congrégations si l'on avait. Cette fortune, cependant, est, en dehors de legs dus d'Amale, bien inférieure à ce qu'on imagine, et ce n'est rien d'avantageux pour les Académiciens, qui refuseraient souvent, si elle n'avait servi de faire le bien et d'encourager les lettres et les sciences. Et les conditions des legs les mieux intentionnés sont quelquefois si mal comprises par le testateur que l'Institut contraindrait d'accepter pour une bonne œuvre, ne peut que déplorer ces conditions. Voici, par exemple, le legs de

L'Académie refuse.

La fantaisie des testateurs dépasse quelquefois tout ce qu'on peut imaginer. Nous avons dit comment l'Académie française avait dû refuser le legs Espéronnier, qui aurait dû aller à l'Assistance publique plutôt qu'à l'Académie française. Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs, que des legs se trompent d'adresse de cette même façon. C'est ainsi que—il y a une quinzaine d'années—l'Académie dut refuser un legs destiné à secourir les mères pauvres "quelle que fut la condition de leur maternité".

Excellent pensée philanthropique, admirable suggestion de la charité chrétienne qui secourt toutes les misères sans s'attendre à la faute. Mais qu'aurait dit M. de Montyon, dont l'ombre anstère flotte sur la coupole de l'Institut les jours où la parole de quelque académicien, tour à tour ému et léger, égrène sur la vertu pauvre et l'honneur récompensé les perles de l'esprit avec les lous d'or légés par le généreux testateur ? L'Académie française n'avait en principe à juger que le mérite littéraire. La voilà, depuis un siècle, juge de la vertu. C'est une attribution à laquelle le cardinal de Richelieu n'avait certainement pas songé, et à laquelle cependant tout le monde a applaudi, tant on y a mis, sous la coupole, d'impartialité et d'esprit.

Et ces prix de vertu ont servi la littérature aussi bien que la vertu, car les discours annuels sont presque tous des chefs-d'œuvre. Ce legs Espéronnier, s'il avait été accepté par l'Académie eût fait la joie des revues de fin d'année. On aurait vu l'illustre compagnie siéger en aéropage pour juger Phryné, plusieurs Phryné, en costume décent. —Quelles sont les plus jolies ? —Daignez vous approcher, mademoiselle. —Petit nez retroussé. Pas classique ! —Permettez, permettez, cher confrère ; c'est un nez romantique et nous avons récompensé aussi le romantisme. —Oh ! si peu. Enfin soit. Mais quelle est sa vertu ? —Elle ne savez-vous pas que la vertu aussi a ses degrés ? —Alors, bien sûr, passez moi l'encre de la petite vertu ! —Mademoiselle, à quel degré de vertu vous êtes-vous arrêtée ? On voit à quel ridicule questionnaire l'Académie eût été contrainte. On ne pouvait songer à son insu à accepter ce legs dont les prix auraient encouragé "la vertu relative". Ce n'est pas que l'Académie y mette une rigueur exagérée, mais cette distribution de prix sortait évidemment de son rôle, et l'esprit eût été trop facile en pareille matière, un grand scandale de M. de Montyon et du cardinal de Richelieu.

Un original—nous ne le nommerons pas—voulait laisser un legs des plus importants à l'Institut, une fortune considérable, mais à la condition que la coupole ombragerait sa statue. C'était vendre sa fortune à un prix exagéré, car cet homme n'avait aucun droit de figurer à l'Institut, qui refusa, cela va sans dire, malgré le gouvernement, qui lui conseilla d'accepter, pour faire plaisir à ce vauteux. M. Bréant a légué, autrefois, à l'Académie des sciences, un prix de cent mille francs pour celui qui trouverait le remède du choléra. On ne l'a pas trouvé, mais M. Bréant a du moins permis de disposer du revenu, qui est de cinq mille francs, et c'est ce que fait l'Académie des sciences.

Le prix le plus touchant est celui d'un vieux modeste, nommé Daboc, qui avait gagné une petite fortune chez les artistes. Il a laissé 7,000 francs de rente à l'Académie des beaux-arts, pour être distribués annuellement aux concurrents du prix de Rome, à leur entrée en loge. Tous ces legs sont un souci pour l'Institut ; il n'en reçoit aucun avantage, à tel point que d'aucuns ont préféré, comme Augustin Thierry, le grand prix Gobert à leur entrée sous la coupole. L'Académie s'enrichit pas ses membres.

Banquet International.

Parlant de la rencontre prochaine des présidents Taft et Diaz, un journal parisien écrit : M. Taft et Diaz, tous deux présidents de République, l'un à Washington, l'autre à Mexico, ont formé le projet de se rencontrer. Ce sont de vieilles connaissances, d'anciens amis qui désirent causer de leur jeunesse ou parler politique. Mais les choses les plus simples pour le commun des hommes se compliquent étrangement entre les grands de ce monde. Une loi américaine interdit au président de quitter les Etats-Unis durant le cours de sa magistrature. S'il veut chasser le honnorable M. Roosevelt, prendre à Cahabad ou à Marienbad les eaux si salutaires aux premiers ministres et autres têtes à peu près couronnées, il lui faut se démettre de ses fonctions ou attendre la fin. Mais M. Taft est homme de ressources ; il a trouvé

le moyen de concilier le respect de la loi et les plaisirs de l'apitité. Comme Philippe IV et Louis XIV s'affrontèrent dans l'île de la Conférence, les deux hommes d'Etat se rencontrèrent sur le pont qui traverse le Rio Grande et réunit les deux Etats. Sur ce pont, les bourgeois d'El Paso, petite ville voisine, ont l'intention de leur offrir un banquet. Du côté américain, il y aura trois chaises pour M. Taft et sa suite ; il y en aura trois autres du côté mexicain pour M. Diaz et ses deux assistants. La table, exactement posée sur la ligne médiane, occupera le sommet du pont. Disposition judicieuse ; on se reconnaît l'astuce de la diplomatie mais qui ne rassure pas entièrement les esprits scrupuleux. Ne peut-il arriver que M. Taft, négligeant que son cœur, dépasse la frontière pour voler vers l'ami ? "Quid", s'étend la main vers un plat situé en territoire mexicain ? Et, vienne l'heure des toasts, quelle prudence, quelle précision, quelle sûreté de coup d'œil pour que, dans la chaleur communicative du banquet, les deux verres se choquent au point géométrique où commence le Mexique et où finissent les Etats Unis ?

Le projet de M. Wellman, de se rendre au pôle en dirigeable, appelle depuis quelques jours l'attention du monde savant et même du grand public. A ce sujet, il est intéressant de rappeler que l'idée de cette audacieuse tentative ne date pas d'hier. Dès 1753, un anonyme écrivant à Faouja de Saint-Fond, professeur au Jardin des Plantes, proposait l'emploi des voiles et des rames pour la direction des aérostats. Une machine dont il proposait le plan devait, d'après des calculs extrêmement savants et méticuleux, se rendre au pôle en deux jours. On n'avait utilisé, pour l'air, un courant qui devait exister scientifiquement dans les couches supérieures de l'atmosphère, et le retour se serait effectué par des zones inférieures qui, non moins scientifiquement, devaient servir à favoriser la marche de l'aéronaut.

Le meilleur est que la théorie des zones, quoique démontrée scientifiquement, fut détruite par l'expérience. L'histoire ne nous dit pas non plus si l'aéronaut fut construit. Il est bien probable, cependant, que la découverte de l'illustre inconnu doit être reléguée au nombre des chefs-d'œuvre mort-nés.

COMBLES.

Le comble de la cruauté : —Fendre l'âme. Le comble du vol : —Prendre l'air. Le comble du jardinage : —Planter des fleurs de rhétorique. Le comble de l'hygiène : —Farger sa contenance.

Edition Hebdomadaire de "L'Abéille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans "L'Abéille" quotidienne. Cette édition, complétée sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

ORPHEUM.

En dépit de la chaleur accablante de la journée la foule envahit tous les soirs la salle de l'Orpheum, attirée sans doute par la remarquable exhibition du championné "Charles Premier". Toutes les personnes qui ont assisté jusqu'ici aux exercices de cet extraordinaire quadrumène ont été émerveillées, et à juste raison car il semble impossible d'accomplir un animal à un plus haut degré de dressage et il faut féliciter son entraîneur, M. Lodge, qui certainement a dû user de patience et de ménagements pour parvenir à un tel résultat.

Les autres numéros de leurs genres divers sont tous excellents et la direction de l'Orpheum peut se féliciter d'avoir en la main aussi heureuse pour les débuts de la saison. Parmi les nombreux artistes qui paraissent sur la scène de vaudeville il faut tout particulièrement citer Charles Kennis, un diseur de monologues, étonnant, de verve, que ses auditeurs ne se lassent pas d'applaudir. L'excellent orchestre du professeur Tosso et des vues cinématographiques nouvelles et originales complètent ce programme.

Hier dans la matinée "Charles Premier" accompagné de deux ou trois personnes a fait une promenade en automobile dans les principales rues de la ville. En passant devant l'Hôtel de Ville "Charles" a sauté à terre et grimpant prestement les escaliers de l'édifice a serré la main du maire Behrman et des nombreux fonctionnaires présents. Ce matin à 11 heures "Charles Premier" déjeunera au restaurant Fuert et Kraemer, rue de Canal.

FAITS DIVERS.

La Fête Italienne.

La fête organisée par les diverses sociétés italiennes de notre ville qui aura lieu le dimanche 19 septembre prochain au Fair Grounds à l'occasion de la plus brillante exposition et tout fait prévoir qu'elle sera couronnée d'un succès complet si le temps lui est propice. Plusieurs entrées sont déjà enregistrées pour les courses au trot qui auront lieu dans le courant de l'après-midi et pour lesquelles nombre de prix de valeur seront décernés. Le comité des courses est composé de MM. V. Marulante, président, Guido Rossi et G. Vizzini. A la séance du comité exécutif qui a été tenue dimanche matin sous la présidence du commodore Antonio Paterno, il a été décidé d'inviter officiellement le gouverneur Jared Y. Sanders et le maire Martin Behrman à assister à la fête et à prononcer des discours. En outre des courses il y aura pendant l'après-midi un concours de base ball entre l'équipe Gesener et une équipe d'Alger et des concours athlétiques entre des membres du club de gymnastique et du Monwink Pleasure Club. Le clou de la soirée sera un splendide feu d'artifice qui surpassera tout ce qui a jamais été fait dans ce genre à la Nouvelle-Orléans. Les recettes de la fête seront consacrées à la construction d'une grande salle devant servir de quartier général aux diverses sociétés italiennes de notre ville.

Disparition.

Geo. Hervieux, un jeune homme de 25 ans demeurant rue Galvez 207, a disparu de chez lui depuis dimanche matin et sa famille redoute un malheur. Jamais le jeune homme ne s'était absenté de chez lui sans prévenir ses parents et comme il avait des bijoux de valeur sur lui ses amis sont d'avis qu'il a été victime d'un quelconque signalement a été donné à la police.

Arrestation du cafetier Joe Toro.

Joe Toro, tenancier d'un café à l'angle des rues Iberville et Bourbon, a été arrêté hier matin à 11 heures sur une plainte portée par un nommé George Meyer, ancien conducteur de trains de la compagnie Texas et Pacifique. Il y a au premier étage du café tenu par Toro une salle de café tenu sous le nom de "Mississippi Club". Meyer prétend qu'il a été entraîné dimanche soir dans le club en question et qu'il a perdu dans une partie de poker une somme de 400 dollars. Il a porté plainte à la police en déclarant que la partie n'avait pas été honnêtement dirigée, ce qui a amené l'arrestation de Toro. Une seconde accusation sera portée contre ce dernier, celle d'avoir violé la loi du dimanche en vendant des boissons aux joueurs. Toro avait déjà été arrêté récemment sur une plainte portée par un joueur malheureux et avait été acquitté par le recorder Gautreaux.

Prochain retour du Dr Dillon.

Une dépêche parvenue hier matin au Bureau de Santé d'Etat, annonçait que le Dr Harvey Dillon, président de cette institution, quitterait Denver ce matin pour rentrer à la Nouvelle-Orléans. Le Dr Dillon s'était rendu à Denver pour assister en qualité de représentant de la Louisiane, à la Convention des denrées alimentaires.

ACCIDENT.

John Lecalst, un cordonnier établi au no 724 rue St-Philippe, descendant d'un car de la ligne Carrollton, hier matin à 11 heures, lorsque le conducteur donna brusquement le signal du départ. Lecalst qui est un vieillard, fut jeté sur le pavé et relevé avec des blessures d'une certaine gravité qui nécessiteront son transport à l'Hôpital.

L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris : 12.00 par an ; 6 mois ; 6.00 ; 3 mois ; 3.00

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris : 50.00 par an ; 25.00 par semestre ; 15.00 par trimestre

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition hebdomadaire est envoyée gratuitement aux abonnés de l'édition quotidienne. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Feuilleton

L'ABEILLE DE LA N. O.

LE HIBOU

GRAND ROMAN POLICIER

PAR JAUME

DEUXIEME PARTIE

LA FINALE

LES PAPIERS DE M. DUPUIS

(Suite.)

—Où il dit nettement le méde-

aurait dû l'être. On m'a raconté que le jeune blessé a été victime, ce matin, du coup de couteau d'un Irquois dont le nom m'est connu. Je sais que ce brigand redoutable ne manquait jamais son homme ! Mais une chose, je l'espère, peut sauver votre ami : moins d'un dixième de seconde avant le moment où le couteau lui est arrivé entre les deux épaules, il a fait un geste, il a ramé, et le coup, unilatéral avec une précision vraiment mathématique, a été légèrement dévié. L'arme a été lancée de telle façon que la victime aurait dû être tuée sur le coup !

—Oh ! gémit Major en joignant les mains — geste qu'il faisait sans doute pour la première fois de sa vie — sauvez-le ! — Je tenterai l'impossible pour cela, mais je ne puis répondre de rien avant deux heures ! Et rapidement, sur le coin d'une table, le docteur écrit une courte ordonnance. Un domestique se tenait à la porte : —Tenez, vite ! à la pharmacie ! Soyez de retour dans cinq minutes ! Et le médecin, sans prendre le temps de serrer Major qui pleurait silencieusement, rentra dans la chambre de malade.

Au bout d'une heure, l'inspecteur qui n'avait pas bougé, et qui semblait être devenu indifférent, vit sortir la fermière, que les soins de la ferme réclamaient impérieusement ?

—Et bien ! questionna anxieusement Major. —C'est toujours la même chose ! répondit l'excellente femme. Elle ajouta : —Mais, mon bon monsieur, vous devez être fatigué ! Si vous avez faim ?... Major secoua la tête. Mme Catherine insista pas. Comme elle disait dans son langage un peu spécial, où le patois normand de temps de Louis XIV se mêlait au français moderne : —On n'a pas le cœur à la mangéaille, quand on craint de voir trépasser un gars !

En effet, chez Major, toute impulsion paraissait abolie. Il resta dans son coin, l'osant bouger, incapable de créer une diversion au profond chagrin qu'il éprouvait. Il sentait qu'en lui venait de maître une indéfectible sympathie pour le jeune fils du marquis de Gerviel : ce garçon si droit, si courageux, qui traversait la vie avec tant de grâce belle humeur, et qui allait peut-être payer si cher la vaillance avec laquelle il avait recherché le danger, cet aristocrate d'un nouveau genre, enfin, faisait vibrer en Major des fibres oubliées.

Par métier, l'inspecteur de la Sûreté n'était guère en contact qu'avec de vilaines échantillons d'humanité. Il ne voyait pour ainsi dire autour de lui que deux genres de manifestations : celles de crime, dans la pègre, et celles

de l'égoïsme, parmi ceux qu'on décore naïvement du titre d'honnêtes gens. Major croyait que son cœur s'était racorni ; en dehors de sa propre famille, il ne se figurait pas être capable d'éprouver quelque sympathie. Or, le souffrait de ce malaise psychologique, car, en réalité, Major était un sentimental. Il accomplissait ses redoutables fonctions comme un exécutif, il comprenait tout ce qui sa mission sociale comportait d'idéal. Accomplir une bonne action, dont pourraient profiter de braves gens, était la seule récompense qu'il ambitionnât vraiment, et qui aurait suffi à lui faire exécuter les plus extraordinaires proesses. Ce misanthrope, par suite d'une expérience trop prolongée des vicieuses humaines, ou sceptique par profession se trouvait soudain réconcilié avec ses semblables, grâce à Antoine de Gerviel. Voilà pourquoi Major pleurait, comme si la vie de son enfant eût été en jeu !

Avec quelle impatience et quelle angoisse il attendit l'heure fixée par le docteur Bonnis, on le devine ! Enfin, après un long moment d'interruption anxieuse, Major vit sortir de nouveaux le docteur. Le médecin était rayonnant. —Et bien ! dit Major, incapable de formuler autrement l'ardent désir dont son âme était remplie. —Et bien, répondit Bonnis, je

réponds de tout, maintenant ! Major ne perdit point de temps à chercher une phrase de remerciement, il s'élança vers le docteur, lui saisit la main, et la lui pressa avec ferveur ! — Doucement, donc ! s'écria Bonnis en riant : vous allez m'astropier, si vous continuez ! Quelle pologne vous avez, mon cher monsieur ! —Tenez, c'est vrai ! Je vous demande pardon ! répondit Major tout joyeux, et qui se souvenait qu'en effet, il était doué d'une force herculéenne, au point qu'il pouvait littéralement torde une pièce de dix centimes, comme le maréchal de Saxe brisait un fer à cheval d'un seul coup ! Il ajouta, retrouvant sa gaillarderie coutumière : —Ce n'est pas le moment de casser le médecin en deux : —Non ! dit Bonnis, car il n'y a pas une minute à perdre. Je vais moi-même à la pharmacie, mais soyez désormais sans inquiétude : votre ami est sauvé. —Ce sera long ? —Une vingtaine de jours.... Bonnis s'élança au dehors, vers la partie des bâtiments affectée aux services médicaux. — Quel brave homme ! dit Major tout halet.

Et, par un phénomène réflexe très naturel, les soucis terrestres lui retournant en foie, avec la perception aiguë du parti qu'il pouvait désormais tirer

de la situation. —Alors, sedit-il, il faut maintenant faire l'inventaire des biens, meubles et immeubles laissés par M. Dupuis. Explorons les papiers du défunt ! Major revint dans le pavillon habité par Mme de Labouheyre. Il y trouva Dehamel et Tinkerton, qui l'attendaient, et en son absence, avaient méthodiquement classé tout ce qu'ils avaient trouvé dans les vêtements de l'assassin. —Ah ! ah ! fit Major, la coiffette est bonne ? —Très bonne, dit Tinkerton : voici les outils du praticien ! Et il montra à Major une petite boîte, dans laquelle il y avait un flacon et un morceau de savon ! —Tenez ! qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria l'inspecteur avec surprise. —Pais, se frappant le front : —Mais vous avez raison, Tinkerton ! Ce sont bien les outils d'un professionnel de cambriolage ! Ce qu'il y a dans ce flacon, c'est de la nitro-glycérine, n'est-ce pas ? —Oui, dit le détective. C'est avec ça qu'on fait sauter les serrures des meilleures coffres-forts. —Parbleu ! J'ai vu dernièrement échantillon de ce travail. C'est bien ainsi qu'on a opéré chez le marquis de Gerviel.... Un peu de nitro-glycérine dans les trous de la serrure, un peu de savon pour boucher hermétiquement toutes les fentes du no-

fre ; une capsule.... bon ! les voilà les capsules !... et ça y est ! Les plus prudentes se munissent d'un oreiller, d'un coussin, qu'ils appliquent contre la porte pour étouffer le bruit de l'explosion ! Et on voyage avec ça, et ça se dissimule parfaitement : ça tient à peine plus de place qu'une montre ou un porte-monnaie ! Continons, mes enfants ! Continons : c'est très intéressant, ce mobilier-là ! —Nous avons fait deux tas de papiers, dit Dehamel. D'abord quatre carnets.... —Bon ! dit Major, les voici.... —Deux portefeuilles.... —Ils sont là. —Les lettres dans leurs enveloppes, les télégrammes ici, puis à côté, des papiers divers, des que ça s'écria l'inspecteur avec surprise. —Non ! tout ! —Non ! Il y a encore ce revolver et un couteau à cran d'arrêt. —Parfait ! Eh bien, mes enfants, allez déjeuner : vous devez mourir de faim !... Ne vous gênez pas : tout à l'heure, notre blessé est sauvé, le coupable est puni ; il en reste d'autres, mais nous les trouverons. Bon appétit ! et laissez-moi travailler seul !

Les deux détectives, partageant la joie de Major, ne se firent pas presser pour aller se mettre à la table où Mme Catherine leur avait préparé un repas délicieux. Ils y firent honneur, car c'était un très bon repas.